

Et, gardons-nous de croire que cette tentation ne surgisse qu'à la suite de fautes grossières. L'esprit méchant s'en fait souvent une arme, d'autant plus terrible qu'elle est plus habilement dissimulée, contre une âme vertueuse, après ses chutes les plus légères; s'il ne réussit pas à l'entraîner à l'abîme d'un complet désespoir, il la paralyse du moins sur la route du bien, il la désorganise, il détend ses plus puissants ressorts, et la fait promptement déchoir de sa ferveur, pour la plonger dans la mélancolie et le relâchement. Tout devient à charge, on ne prend plus soin de réparer ses fautes, d'où suit la véritable tiédeur, avec ses ravages presque irréparables.

Nos fautes, et surtout nos fautes journalières, fournissent à Satan un moyen facile d'obtenir ce résultat, et si, comme on l'a très justement fait observer, c'est dans sa guerre à l'espérance que cet esprit infernal cherche le plus à se transfigurer en ange de lumière (II Cor. xi, 14), il n'a pas de peine à jouer ce rôle, en opposant nos inidélités sans nombre aux sollicitations incessantes de la grâce, nos ingratitude aux bienfaits divins, nos manquements à nos résolutions.

— N'est-ce pas justice, s'écrie l'âme poussée à bout, que Dieu se lasse et tarisse la source des secours dont je ne fais qu'abuser? Il m'abandonne, il en a tous les droits. Il est temps de renoncer à une entreprise que mes chutes répétées démontrent au-dessus de mes forces. J'avais trop présumé de Dieu et de moi. A quoi bon muser en stériles efforts, et poursuivre tous les jours, pour n'aboutir jamais, la conquête impossible d'une inabordable sainteté? L'expérience est faite: elle m'a prouvé à l'évidence que ces sommets ne sont pas accessibles à ma faiblesse. Faudra-t-il sans cesse prendre des résolutions, *quand tu ponam consilia in anima mea*, rien que pour avoir la douleur d'y manquer le long de la journée, *dolorem in corde meo per diem*, et réjouir l'ennemi par mes chutes, *usquequo exultabit inimicus meus super me?* (Ps. xli, 2-3.)

Ce qui réjouit l'ennemi, ce que l'âme ne peut pas tant de fois faire, ô âme découragée, que l'abandonnement vous les laissez suivre, et la débauche de la divine miséricorde où elles vous jettent. "Voilà, dit le vénérable père Claude de la Colombière, voilà le plus grand mal qui puisse arriver à une créature. Quand on peut se défendre de ce mal, il n'en est point qu'on ne puisse tourner à bien et dont il ne soit aisé de tirer de grands avantages... Tout le mal que vous avez fait n'est rien, en comparaison de celui que vous faites en manquant de confiance. Espérez donc jusqu'au bout, je vous le commande par tout le pouvoir que vous m'avez donné sur vous-même. Si vous m'obéissez sur ce point, je vous réponds de votre conversion."

Si jamais de tels conseils furent opportuns, c'est bien de nos jours. "Nous sommes à l'heure des découragements et des découragés", et ce mal qui paralyse tant de nobles caractères et d'intentions droites dans les sphères politiques et sociales, exerce encore plus de ravages dans les âmes, même parmi les plus désireuses de plaire à Notre-Seigneur. Heureusement, la divine Sagesse, dit saint Augustin, possède le secret d'offrir aux hommes, selon les circonstances où ils se trouvent les remèdes propres à leurs besoins. Elle a fait vivre, parler et écrire au xviii^e siècle, au moment même où allaient éclore les désespérantes doctrines jansénistes, et elle a fait couronner Docteur de l'Eglise universelle, à l'heure la plus découragée d'un des siècles les plus abattus, François de Sales, le docteur encourageant par excellence. Tout, en effet, dans les écrits de l'aimable Saint, relève et ranime; et de même que saint Bernard mettait ses auditeurs au défi de trouver rien de dur dans la physionomie évangélique et traditionnelle de la Mère de Dieu, on peut défier les lecteurs de saint François de Sales de découvrir rien en lui qui puisse permettre au plus grand pécheur un seul instant d'abattement.

Et, d'abord, il défend absolument de jamais perdre courage après une faute. "Plutôt mourir que d'offenser Notre-Seigneur sciemment et délibérément; mais quand nous tombons, il faut tout perdre plutôt que le courage, l'espérance et la résolution." — "S'il vous arrive de commettre quelque manquement, ne perdez point courage; alors remettez-vous soudain toute, ni plus ni moins que si vous n'étiez point tombée." — "Etre bonne servante de Dieu, c'est être charitable envers le prochain, avoir en la partie supérieure de l'esprit une inviolable résolution de suivre la volonté de Dieu, avoir une très humble humilité et simplicité pour se confier en Dieu, et se relever autant de fois qu'on fait des chutes, s'endurer soi-même en ses objections, et supporter les autres en leurs imperfections." — "La faiblesse n'est pas un grand mal, pourvu qu'un fidèle courage la redresse petit à petit, ainsi que je vous conjure de la faire."

"Il ne faut nullement que vous vous découragez, ainsi qu'avec une paisible vaillance, vous prenez le loisir et le soin de guérir votre chère âme du mal qu'elle pourrait avoir reçu de ces attaques." — "Il faut, mes chères filles, être fort généreuses, et avoir un grand courage pour mépriser nos inclinations, nos humeurs, nos bizarreries et attendrissements, mortifiant fidèlement tout cela en chaque rencontre. Quoique, néanmoins, il nous échappe d'y faire des fautes par-ci par-là, ne nous arrêtons pourtant pas; mais relevons notre courage pour être plus fidèles à la première occasion, et passons outre faisant du chemin en la voie de Dieu et au renoncement de nous-mêmes."

"Il faut avoir un courage invincible pour ne point nous laisser avec nous-mêmes, parce que nous aurons toujours quelque chose à faire et à retrancher... Voyez-vous pas tous les jours les personnes qui apprennent à tirer des armes? Elles tombent souvent. De même en font ceux qui apprennent à monter à cheval; ils ne se tiennent pas pourtant pour vaincus; car autre chose est d'être quelquefois abattus, et autre chose, absolument vaincus."

"La confiance que vous avez de vous-même est

"bonne, tandis qu'elle servira de fondement à la confiance que vous devez avoir en Dieu; mais si jamais elle vous portait à quelque découragement, inquietude, chagrin et mélancolie, je vous conjure de la rejeter comme la tentation des tentations, et ne permettez jamais à votre esprit de disputer et de répliquer en faveur de l'inquietude ou de l'abattement de cœur auquel vous vous sentirez penchée... quand ce serait sous le spécieux prétexte de l'humilité."

On entrevoit déjà comment, dans tous ces textes, saint François de Sales combat le découragement en s'attaquant directement à ses causes. Pourquoi se décourage-t-on? C'est qu'on s'exagère sa faiblesse, ou bien qu'on méconnaît la miséricorde divine, et, le plus souvent, pour les deux motifs réunis. C'est là, soit dit en passant, un phénomène étrange, et pourtant trop commun. Le pécheur est tombé pour avoir méconnu sa faiblesse et s'être exagéré la miséricorde de Dieu. Après sa chute, ces deux sentiments renaissent en sens inverse. La conscience de sa faiblesse prend des proportions démesurées, enveloppe l'âme d'un manteau de tristesse et de confusion qui l'écrase; et le Dieu que tout à l'heure on offensait plus librement, dans la présomption d'un facile pardon; Dieu maintenant apparaît comme un inexorable vengeur. L'âme coupable a peur de lui et honte d'elle-même, et si elle ne réagit pas contre ces deux funestes tentations, elle renonce lâchement à la lutte; au lieu de s'arracher aux étreintes du péché, elle s'affaisse sans résistance dans ses bras. C'est le découragement, cette capitulation de la volonté, cette résolution à rebours, dont le fatal résultat est trop souvent l'impénitence finale.

Notre saint Docteur s'applique à guérir par les contraires ces deux dispositions génératrices du découragement. Il faut comprendre à l'âme désireuse de se sanctifier, qu'elle s'engage dans un chemin long et pénible, que sa faiblesse est en complète disproportion avec les difficultés du voyage; mais en même temps il lui apprend qu'elle peut tout en Celui qui la fortifie, après une chute tout comme avant, et il lui montre en Dieu un cœur prompt et large à pardonner, aussi bien qu'un bras puissant à soutenir.

"La solitude à ses assauts, le monde à ses tracasseries; partout il faut avoir bon courage, puisque partout le secours du ciel est prêt à ceux qui ont confiance en Dieu, et qui avec humilité et douceur implorant sa paternelle assistance."

"Vous devez renouveler tous les propos que vous avez ci-devant faits pour vous amender; et bien que vous ayez vu que nonobstant toutes vos résolutions, vous êtes demeurée engagée en vos imperfections, vous ne devez pas pour cela laisser d'entreprendre un bon amendement, et l'appuyer sur l'assistance de Dieu. Vous serez toute votre vie imparfaite, et il y aura toujours beaucoup à corriger. C'est pourquoi il faut apprendre à ne point se lasser en cet exercice."

"Or sus demeurez en paix... Quand il nous arrive de violer les lois de l'indifférence des choses indifférentes, ou pour les soudaines saillies de l'amour-propre et de nos passions, prosternons nous soudainement, sitôt que nous pouvons, notre cœur devant Dieu, et disons en esprit de confiance et d'humilité: *Seigneur, miséricorde, car je suis infirme* (Ps. vi, 3). Relevons-nous en paix et tranquillité, et renouons le fil de notre indifférence, puis continuons notre ouvrage. Il ne faut pas rompre les cordes, ni quitter le luth quand on s'aperçoit du désaccord: il faut prêter l'oreille pour voir d'où vient le détraquement, et doucement tendre la corde ou la relâcher selon que l'art le requiert."

"Mais vous voyez que la montagne de la perfection est haute. — Hé! mon Dieu! dites-vous comment pourrai-je y monter? Courage! Philothée; quand les mouches des abeilles commencent à prendre forme, on les appelle nymphes et lors ils ne sauraient encore voler sur les fleurs, ni sur les monts, ni sur les collines pour amasser le miel; mais petit à petit, se nourrissant du miel que leurs mères ont préparé, ces petites nymphes prennent des ailes, et se fortifient en sorte que, par après, elles volent par tout le paysage. Il est vrai, nous sommes encore de petits mouchesons en la dévotion, nous ne saurions monter selon notre dessein qui n'est rien moins d'atteindre à la cime de la perfection chrétienne; mais si commençons-nous à prendre forme par nos desirs et résolutions, les ailes nous commencent à sortir: il faut donc espérer qu'un jour nous serons abeilles spirituelles et que nous volerons; et tandis que nous vivons du miel de tant d'enseignements que les anciens dévots nous ont laissés, et prions Dieu qu'il nous donne des plumes comme de la colombe, afin que non seulement nous puissions voler au temps de la vie présente, mais aussi nous reposer en l'éternité de la future."

"Il n'est jamais fait, il faut toujours recommencer de bon cœur. *Quand l'homme aura achevé*, dit l'Écriture, *alors il recommencera* (Eccl. xviii, 6). Ce que nous avons fait jusqu'à présent est bon, mais ce que nous allons commencer sera meilleur; et quand nous l'aurons achevé, nous recommencerons une autre chose qui sera encore meilleure, et puis une autre, jusques à ce que nous sortirons de ce monde, pour commencer une autre vie qui n'aura point de fin, parce que rien de mieux ne pourra arriver. Allez voir donc, ma chère Mère, s'il faut pleurer quand on trouve de la besogne en son âme, et s'il faut avoir du courage pour aller toujours plus avant, puisqu'il ne faut jamais s'arrêter; et s'il faut avoir de la résolution pour retrancher, puisqu'il faut mettre le rasoir jusque à la division de l'âme et de l'esprit, *des nerfs et des tendons* (Hebr. Ju, 12).

"Certes, c'est grand pitié que le seul désir de la perfection ne suffise pas pour l'avoir, mais qu'il la faille acquérir à la sueur de notre visage, et à force de travail... Hélas! je suis si imparfait! — Cela peut bien être, mais ne vous découragez pas pour cela, et ne pensez pas

"que vous puissiez vivre sans commettre des imperfections, d'autant que cela ne se peut tant; mais que vous sachiez en cette vie; il suffit que vous ne les aimiez pas, et qu'elles ne vivent pas dans votre cœur, c'est-à-dire que vous ne les commettiez pas volontairement et que vous ne vouliez pas persévérer en icelles. Et cela étant, demeurez en paix, et ne vous troublez pas pour la perfection que vous désirez tant: il suffira bien que vous l'avez en mourant. Ne soyez donc pas si craintive; marchez assurément en la voie de Dieu. Vous êtes environné de l'arme de la foi, rien ne vous saurait nuire."

"Il faut donc être courageuse et patiente, ô Philothée! en cette entreprise (la purgation de l'âme). Hélas! quelle pitié est-ce des âmes, lesquelles se voyant sujettes à plusieurs imperfections, après s'être exercées pendant quelque temps en la dévotion, commencent à s'inquiéter, se troubler et décourager, laissant presque emporter leur cœur à la tentation de tout quitter et de retourner en arrière!... Il faut bien que, pour l'exercice de notre humilité, nous soyons quelquefois blessés en cette bataille spirituelle; mais nous ne sommes jamais tenus pour vaincus, sinon lorsque nous avons perdu ou la vie ou le courage. Or les imperfections et péchés veniels ne nous sauraient ôter la vie spirituelle, car elle ne se perd que par le péché mortel; il reste donc seulement qu'elles ne nous fassent point perdre le courage. Délivrez-moi, Seigneur, disait David, de la coura-dise et découragement. C'est une heureuse condition pour nous en cette guerre, que nous soyons toujours vainqueurs pourvu que nous voulions combattre."

Il faut bien convenir qu'en ces divers enseignements, saint François de Sales parlait à des personnes déjà plus ou moins avancées dans la voie de la perfection, et que les fautes dont il les conjurait de ne point se décourager, étaient ordinairement des fautes vénielles ou des imperfections. Toutefois, il n'exclut point de ses sages encouragements les âmes les plus coupables, et c'est à toutes, si lourdes que soient leurs chutes, qu'il s'adresse en ajoutant, basé sur les mêmes motifs: "Nourrissez-vous, chère âme, de cordiale confiance en Dieu; et à mesure que vous vous trouvez environnée d'imperfections et de misère, relevez votre courage à bien espérer."

"Or sus, lui devons-nous dire à notre cœur, après une faute, mon cœur, mon ami, au nom de Dieu prends courage; cheminons, prenons garde à nous, élevons-nous à notre secours et à notre Dieu."

"Quelques chutes à péchés mortels, pourvu que ce ne soit pas par dessein d'y croupir, ni avec un endormissement au mal, n'empêchent pas que l'on n'ait fait progrès en la dévotion, laquelle bien qu'on perde en péchant mortellement, on la recouvre néanmoins au premier véritable repentir que l'on a de son péché même, comme je dis, quand on n'a pas longuement trempé au malheur... Et ne faut nullement perdre courage, ains avec une sainte humilité regarder son infirmité, l'accuser, demander pardon et invoquer le secours du ciel."

Pesons bien les premiers mots de cette dernière citation. Des chutes graves, si elles ne sont pas accompagnées d'endormissement au mal, c'est-à-dire si elles ne tournent pas à l'habitude, non seulement ne laissent pas de trace après leur pardon, mais elles n'empêchent même pas l'âme de se replacer sur le terrain qu'elle avait gagné dans la dévotion. C'est un temps d'arrêt, sans doute, c'est un recul, mais l'absolution ou la contrition parfaite neutralisent cette perte, et réparent cette lacune.

Mais, dira-t-on, si l'on avait longuement trempé au malheur, si l'on avait croupi dans le péché mortel? — Eh bien! alors, évidemment, le temps d'arrêt et de recul s'étant prolongé, les pertes seraient plus grandes mais pas plus irréparables. Avec le pardon renaitront les mérites précédents, selon la parole sacrée: *In justitia quam operatus est vivet* (Ezech. xviii, 22). Il faudra peut-être des efforts plus généreux pour paralyser les mauvais effets des habitudes coupables contractées durant ce temps fatal; mais si

l'on accroît sa confiance en Dieu à proportion des besoins créés par cet "endormissement au mal," il est facile au Seigneur, dit l'Écriture, d'enrichir tout d'un coup le pauvre. *Confitez-vous donc en lui et restez à votre place*. Et voilà pourquoi notre Saint conclut: "Il ne faut nullement entrer en défiance; car bien que nous soyons misérables, si ne le sommes-nous pas à beaucoup près de ce que Dieu est miséricordieux à ceux qui ont volonté de l'aimer, et qui en lui ont logé leurs espérances."

Ces pensées ressortiront mieux encore dans la deuxième partie de notre livre, quand notre consolant Docteur se servira de la vue même de nos fautes pour redoubler notre confiance aux divines miséricordes. Mais ces extraits et ces considérations suffisent pour fermer la porte au désespoir, en tout état de cause, et pour démontrer que la crainte, inspirée par la connaissance de notre faiblesse, doit toujours être tempérée et dominée par une inébranlable confiance en Dieu. Notre Saint insiste particulièrement sur la nécessité et la manière d'allier ensemble ces deux dispositions: "Il faut toujours combattre entre la crainte et l'espérance à la charge que l'espérance soit toujours plus forte, en considération de la toute puissance de Celui qui nous se-courut."

"Faites pénitence, dit saint Jean, c'est-à-dire, abaissez ces monts d'orgueil, remplissez ces vallées de tiédeur et de pusillanimité, parce que le salut est proche (Luc. iii, 43). Or ces vallées que le glorieux saint veut qu'on remplisse, ne sont autres que la crainte, laquelle quand elle est trop grande, nous porte au découragement. Le regard des grandes fautes commises appor-te au cœur (avec soi) une certaine horreur, un étonnement et une crainte qui abat le cœur; et cela sont des vallées qu'il faut remplir de confiance et d'espérance pour l'avènement de Notre-Seigneur."

"Un grand Saint, parlant un jour à une sainte pénitente, qui avait commis de grands péchés, lui disait ces paroles: *Craignez, mais espérez!* Craignez, de peur que vous ne deveniez superbe et orgueilleuse; mais espérez, de peur que vous ne tombiez dans le désespoir et découragement. Car la crainte et l'espérance ne doivent point aller l'une sans l'autre, d'autant que si la crainte n'est accompagnée d'espérance, elle n'est pas crainte, ains désespoir, et l'espérance sans la crainte est présomption. *Omnia vallis impletur*: il faut donc, par la confiance mêlée avec la crainte, remplir ces vallées de découragement, qui viennent de la connaissance de ces péchés que nous avons commis."

Comme si, même après sa mort, saint François de Sales eût voulu continuer la guerre au désespoir il a arraché au démon lui-même un aveu plein d'encouragement pour les âmes les plus criminelles. Un jeune homme du Chablais, possédé depuis cinq ans du malin esprit, fut amené au tombeau du saint évêque de Genève, pendant qu'on instruisait le procès de sa béatification. La délivrance se fit attendre plusieurs jours, pendant lesquels le saint Docteur Charles-Auguste de Sales et la Mère de Chaugy firent subir à ce malheureux, près des restes du Saint, plusieurs interrogatoires. Dans une de ces circonstances, rapporté un témoin oculaire comme le démon multipliait ses cris avec plus de fureur et de confusion, disant: Ah! pourquoi faut-il sortir? La Mère de Chaugy dit avec l'élan qui lui était ordinaire: "O sainte Mère de Dieu, priez pour nous! Marie, Mère de Jésus aidez-nous!" A ces paroles, l'esprit infernal redoubla ses effroyables hurlements, criant: "Marie! ô Marie! Ah! je n'ai point de Marie, moi!... Ne profère pas ce nom, il me fait frémir! Ah! si j'avais une Marie pour moi, comme vous l'avez pour vous, je ne serais point ce que je suis!... Mais je n'ai point de Marie!"

Tout le monde fondait en larmes. "Ah! reprit le démon, si j'avais un seul moment de ceux que vous perdez, oui! un seul instant, et une Marie, je ne serais plus démon!"

Eh bien! nous qui vivons, nous avons l'instinct présent pour revenir à Dieu, Marie pour nous en obtenir la grâce: qui donc peut désespérer?

DUPUYTREN ET LE CURE DE CAMPAGNE

Dupuytren, ce père de la chirurgie moderne, travaillait constamment. Eté comme hiver, il était levé à cinq heures; à sept heures il était à l'Hôtel-Dieu, d'où il sortait à onze heures. Il faisait alors ses visites et rentrait chez lui pour recevoir les malades en consultation. Bien qu'il les expédiât avec une célérité presque brutale, ils étaient si nombreux que souvent la consultation durait longtemps après la nuit venue.

Un jour qu'elle s'était prolongée encore plus tard que de coutume, Dupuytren, épuisé de fatigue, allait prendre quelque repos, lorsqu'un dernier visiteur en retard se présenta à la porte de son cabinet. C'était un vieillard de très petite taille, dont il eût été difficile de deviner l'âge; sa figure pleine et rosée, sur laquelle, bien évidemment, le rasoir n'avait jamais eu besoin de passer, avait quelque chose de potelé et de mignon. Sous un réseau serré de rides nombreuses, mais légèrement incisées, il avait une petite bouche, un petit nez aquilin finement dessiné; ses pieds et ses mains étaient, comme tout le reste, de la miniature. Dans ses yeux bleus, dans sa physionomie, dans ses gestes, dans tout son petit être, il y avait une timidité, une douceur, une bonté exquise. Il est des physionomies heureuses sur lesquelles le regard se repose avec satisfaction. En considérant le visage calme et paisible du petit vieillard, on se serait presque senti meilleur; on était involontairement attiré vers lui; on éprouvait le besoin de l'aimer.

Il tenait dans sa main droite une canne à corbin, et son petit corps était couvert d'un costume rigoureusement noir. En saluant, il mit à nu

une énorme tumeur. C'était un prêtre. Le regard de Dupuytren s'attachait sur lui, morne et glacé.

"— Qu'avez-vous? lui dit-il durement. — Monsieur le docteur, répondit doucement le prêtre, je vous demanderai la permission de m'asseoir: mes pauvres jambes sont déjà un peu vieilles. Il y a dix ans, il m'est venu une grosseur au cou. L'officier de santé de mon village, je suis curé de... près Nemours, m'a dit d'abord que ce n'était pas grand-chose; mais le mal a augmenté, et au bout de cinq mois l'abcès s'est ouvert tout seul. J'ai gardé le lit longtemps sans que cela allât mieux; et puis j'étais forcé de me lever, parce que je suis seul pour desservir quatre villages, et..."

"— Montrez-moi votre cou. — Ce n'est pas continu le vieillard en obéissant, ce n'est pas que des braves gens ne m'aient offert de se réunir tous les dimanches à... pour entendre la messe; mais ils ont beaucoup de mal pendant la saison, et ils n'ont que ce jour-là pour se reposer. Je me suis dit: Il n'est pas juste que tout le monde se dérange pour moi... Et puis, vous savez, il y a les premières communions, le catéchisme... Monseigneur voulait attendre encore pour m'envoyer un confrère qui m'aiderait. Alors mes paroissiens m'ont dit de venir à Paris pour consulter. J'ai été quelque temps à me décider, parce que les voyages coûtent beaucoup d'argent et que j'ai bien des pauvres gens dans ma commune; mais il a fallu faire ce qu'ils ont voulu. J'ai pris la voiture... Voilà mon mal, monsieur le docteur, dit-il en tendant son cou.